

Germain Coupet

Ce corps m'abrita

Versets lyriques



© **Germain Coupet - 2016**

Dans la tempête, tous les chênes ne sont pas déracinés, et des roseaux se brisent aussi, contrairement aux affirmations du fabuliste. Certes, chaque arbre affronte la colère des cieux selon son essence. Mais, de mémoire de forestier, après la bataille, les dommages sont injustement répartis.

Celui-là y a montré sa force, celui-ci sa faiblesse, selon un hasard parfait qui met en déroute les discours raisonnables.

De plus, rarement les plus anciens ont protégé les juvéniles, et les lisières ne sont pas toujours plus exposées que le cœur.

Peu importe en effet la science sylvicole, lorsque les éléments déchaînés pendant de longues heures, faisant fi des espaces protégés et des vents dominants, secouent puissamment les houppes, les branches et les fûts jusqu'à l'arrachement sans pitié des troncs les plus robustes.

A l'issue du carnage, des familles entières seront couchées pêle-mêle sur le terrain retourné, comme un gigantesque jeu de quilles en fin de partie.

Puis les chablis y pourriront lentement, selon les jours et les nuits des saisons.

Ou bien, des marchands avertis se feront bientôt livrer les bois les mieux épargnés.

Puis des rejets verdiront peut-être sur les quelques souches vivaces déjà tronçonnées par les bûcherons affairés.

Enfin des semis naturels fraîchement éclos y fraieront sans doute leur chemin au prochain printemps, profitant des sols à nouveau inondés de soleil.

A moins que des gestionnaires s'aviseront de faire replanter en bon ordre de jeunes pousses mieux choisies, ou de nettoyer complètement la surface pour faire place à d'autres usages.

Il n'existe en tous cas nul modèle, pour expliquer pourquoi tel sujet a fait face victorieusement au souffle destructeur, et tel autre y a succombé. Nulle théorie, pour prédire ensuite comment la sève future, pour perpétuer l'espèce, triomphera de la mort semée aveuglement.

Car seule la tempête révèle à chacun, quel que soit son âge, le lieu de sa naissance, ou son origine, quelle est sa véritable nature, et lui forge son unique destin, lorsque se manifestent la fureur et la profusion sauvage de la vie.

La forêt, la plus naturelle des populations terrestres, ne serait-elle alors qu'une simple et belle métaphore des sociétés humaines, où la violence y joue aussi trop souvent, hélas ! son rôle macabre et prophétique ?

II

Je suis ici à ma place, dans ce Parc, puisque j'ai fait le choix de cette promenade.

Aujourd'hui, au croisement de l'espace et du temps, entre foule et désert, je ne peux que goûter à nouveau cet accord profond entre la nature et les hommes que j'y éprouvais jadis.

Un jeune couple, seul au monde, puis avec des enfants et des amis, s'y trouva parfois, en des heures douces de bonheur simple.

J'y ai des souvenirs de grands alignements d'arbres, de canaux, de cascades, de vertes prairies.

Et aussi d'escaliers, d'esplanades, de perrons, de statues, de façades aux cent portes et fenêtres, où le regard se perdait en rêveries.

Telle allée, tel bosquet, telle fontaine, sont des repères intimes dans une Carte du Tendre qui ne s'est pas effacée.

Ce domaine légué par nos ancêtres, fruit de l'orgueil de quelques-uns, et de la peine de beaucoup, est peut-être le plus beau cadeau qu'ils aient su nous faire.

Leur fragile art de vivre est inscrit à jamais en ces lieux. Il suffit de passer la grille d'honneur pour s'en imprégner.

Cette géographie, cette histoire, sont depuis quelques siècles celles du pays auquel j'appartiens. Je suis pétri de cette langue et de cette culture, apprises dès la table familiale et les bancs de l'école.

Je ne peux renier mes aïeux et mes maîtres, dont j'ai hérité des richesses et des tourments.

Je suis de cette race fière qui a bâti de mains d'hommes ce paradis égoïste, mais désormais ouvert aux flâneries de tous.

L'espace est le même. Seul a changé le chiffre des années.

Il me suffit de rendre transparente quelques secondes la carapace qui m'en sépare, et m'en protège, et la réalité hors du temps m'apparaîtra.

Et elle est là, toute proche, à portée de plume.

Des feuilles d'automne jonchent déjà l'herbe fraîchement coupée, pour dire naïvement la vie qui passe et qui renaîtra.

L'eau, la terre, le soleil, le vent, le ciel et ses nuages, font tournoyer encore et toujours la ronde des éléments.

Les lumières et les ombres s'équilibrent sans heurts en cette fin d'après-midi d'automne.

Un monde presque silencieux m'entoure, malgré quelques moteurs qui entretiennent sans cesse l'ouvrage.

Des hommes et des femmes marchent entre les haies, certains bavardent sur des bancs de pierre.

D'autres couples se tiennent par la main, d'autres enfants jouent aux mêmes jeux, comme ceux de jadis.

Tous sont, comme moi je l'étais, et le suis à nouveau, parfaitement à leur place.

Même ceux qui courent en sueur, forçant leur corps, et ceux qui parlent trop fort, et ceux qui fument, et jettent des papiers gras.

Rien ne doit être retranché de ce qui existe ici à l'instant même.

Ni rien de plus n'est à ajouter.

Les oiseaux, les canards, les chiens sont aussi là pour participer à la fête des retrouvailles.

Tous les invités sont arrivés.

L'enfant prodigue est revenu discrètement du fond de ma mémoire.

Mais je sais déjà que le mirage va prendre fin, que le voile de l'oubli va recouvrir bientôt le mystère à peine entrevu.

Alors le moment sera venu de regagner le présent, là-bas, vers la sortie.

III

Certains jours de solitude, il m'est arrivé de contempler pendant un long moment, sans me lasser, un détail banal de la nature : l'éclat d'un caillou, les organes reproducteurs d'une fleur, si suggestifs, la grâce tranquille d'un insecte...

J'ai admiré aussi une fois, très longuement, le volume qu'un très vieux chêne occupait avec tant d'aisance dans l'espace.

Sa forme semblait incarner alors la logique même du vivant, qui n'est qu'échange entre lumière et matière.

La pureté absolue de ses courbes, qui convergeaient vers le ciel en une simplicité fascinante, m'a interrogé sur moi-même : l'homme, ou la femme, sont-ils également capables d'offrir une silhouette si parfaite, un visage si paisible ? Le corps de la compagne aimée rayonne-t-il d'une semblable vérité ?

Lorsque s'acheva le miracle de cette contemplation, j'ai songé avec confusion que mon émoi résonnait d'échos romantiques bien naïfs. Mais je me suis vite repris, en affirmant bien haut que si le sentiment que je venais d'éprouver était sincère, et qu'il m'avait conduit à quelque bonheur de l'instant, peu m'importait alors qu'il fût réminiscence de lectures adolescentes, ou nostalgie d'un siècle ridicule de sensiblerie.

A chaque occasion, furtivement, je me répèterai qu'il me faut d'abord être moi-même, en toute chose. Et que si un arbre a été, même un court instant, un ami silencieux, peut-être un modèle de perfection, je me devrais d'en accepter la leçon, et de ne rien regretter de l'élan de mon cœur.

D'autres fois, au cours de journées emplies de musiques et de lectures, mon regard s'est tourné vers le spectacle magique du ciel, demeurant immobile de longues heures, en douce rêverie. Interrompant la tâche en cours, j'ai suivi la courbe lente du soleil, de son lever au-delà des lueurs de l'aube derrière les crêtes de l'est, jusqu'à son engloutissement majestueux dans la vallée derrière d'autres collines.

J'ai ressenti alors intimement le mouvement même du monde, comme un simple tournoiement de l'astre terrestre autour d'une très lointaine boule de feu.

Que dire aussi du firmament nocturne, lorsque l'été, le sommeil faisant défaut, mes yeux se sont tournés vers les étoiles, dont les lumières accumulées à l'infini semblaient les rendre si proches ?

Cette lente et longue communion avec les forces élémentaires est peut-être le seul moyen qui me restera un jour pour que mon existence retrouve un sens acceptable, écartelée entre l'agitation stérile du siècle et la recherche de la paix intérieure...

IV

Que faire au matin de ses rêves ?

Il y a peu à dire au retour des nombreux voyages au pays de la nuit.

Les souvenirs en sont rares et infidèles, les images y abondent, mais les mots manquent. Seules des sensations, des émotions, sont restées en vrac au fond des bagages de la mémoire confondue. L'explorateur revenu de ces contrées lointaines semble comme exilé et muet. Mais il faut cependant s'exercer à la parole, pour tenter de sortir du sortilège.

Après un long silence, *« Objets, plantes, bêtes et gens se métamorphosaient entre eux, ignorant les limites de l'ici-bas, »* dirai-je enfin.

« Le temps ne s'y déroulait pas en droite ligne. Des propos voilés s'échangeaient en une langue inouïe, des silhouettes fuyaient, des fantômes

flottaient. Un monde se déployait en un ordre surhumain, des épisodes colorés se succédaient, que je ne saurais raconter sans honte. Jamais je ne connaissais d'avance le rôle que je devais y jouer. Dans ce théâtre improvisé, je ne savais jamais si j'étais acteur, ou spectateur. Parfois je croyais être l'unique victime innocente, attendant d'être sacrifiée au baisser du rideau. D'autres fois j'en étais totalement absent, des inconnus vivant la scène à ma place. Et jusqu'à la fin de cette fête débridée et tragique, à l'aube, danseurs et danseuses autour de moi demeuraient masqués. Le carnet de la débutante un peu perverse que j'étais m'est hélas ! devenu illisible, et je ne saurais dire avec qui j'ai partagé ma couche » avouerai-je tout penaud.

S'agissait-il d'un rêve ou d'un cauchemar, je ne puis trancher. Je suis sûr cependant que toutes ces histoires ne livrent pas que des messages indéchiffrables, mais qu'elles me concernent au plus intime, et qu'un sens y est scellé. Quelques-uns avant moi ont accosté à ce continent secret. Je peux donc tenter à leur suite d'en percer l'énigme. Oui, je me ferai l'interprète de mes propres songes, m'aidant en chemin pour démêler l'écheveau de leurs récits et de leurs leçons.

Il me faudra alors creuser profondément au sein de moi-même, affronter avec effroi le regard du père, boire à nouveau le lait de lourdes mamelles, me recoudre au placenta, et retourner dans les entrailles maternelles.

Mais l'aventure ne fera que commencer. Je devrai remonter les siècles, enfant passant de bras en bras, génération avant génération, pour revivre avec tous mes ancêtres leurs plus affreux malheurs. Au-delà de leurs traces écrites, j'apprendrai à lire leurs mythes perdus, à entendre leur musique sauvage, me fondant dans le courant naturel des instincts. Et je sais qu'au bout du tunnel, il y aura l'océan, où tout redevient indistinct, et que, par grâce, peut-être, je m'engloutirai enfin dans la pure énergie.

Ensuite il faudra difficilement revenir de ce pèlerinage aux sources, pour refaire le parcours du fleuve qui m'a porté depuis l'origine, ayant libéré toutes ses écluses. Reconstruire le hasard qui m'a fait être unique, héritier des dons reçus et des sorts jetés, et enfin réunifié dans le miroir brisé des autres.

Accepter ainsi d'être très vieux, portant des cicatrices qui ne m'appartiennent pas, mais aussi des blessures encore ouvertes où j'ai ma part.

Être très jeune aussi, sortant nu et viril des eaux et du sang d'une nouvelle naissance. Me compléter encore, dans la solitude du désir, de la part de l'autre sexe qui coexiste en moi. Il faudra ne plus s'effrayer enfin de mes lumières et de mes ombres, anges ou démons tapis en moi, et que je refuse souvent de reconnaître comme miennes dans les coulisses de ma nuit. Il sera désormais temps d'apprendre les leçons de la vie dans les livres des morts, avant de fermer à jamais les paupières à l'heure de l'aube triomphante.

Je pense donc que les débris de mes rêves auront été d'utiles apprentissages avant l'immense mutation où s'achèveront bientôt mes jours.

V

Je n'ai jamais beaucoup aimé mon corps.

Aux premiers jours de la vie, j'ai bu un lait qui contenait sans doute peu d'amour.

Mon visage et mes mains ne furent que plaies et croûtes, et le cercle familial se navra de tant de disgrâce.

Ma peau parlait à ma place.

Je me savais venu trop tard, en dernier rang, portant un prénom masculin en réserve, après l'attente déçue d'une mère.

Mais je voulais vivre, et ce corps m'abrita.

Ce n'était ni le plus beau, ni le plus fort, ni le plus agile.

Il me suivait péniblement dans les luttes, les courses, les sauts, les grimpers.

Il n'a jamais plongé la tête dans les flots, comme craignant un retour archaïque aux eaux nourricières.

Longtemps ses zones d'ombre furent aussi des stigmates de honte.

J'ai fui tous les miroirs de ma nudité.

J'avais trop bien appris les tristes leçons des mères et des prêtres, qui méprisaient tant les forces de la vie encore latentes en ses replis secrets.

Mon corps et moi, nous avons fait ainsi un curieux attelage, centaure claudiquant, mi-homme, mi-bête.

J'écoutais avec effroi les pas cadencés du cœur, les râles de l'expir, les feulements des viscères.

Dans la gorge, la poitrine, le ventre, des nœuds d'émotions bloquaient sournoisement les élans vers la lumière et la douce chaleur des êtres.

Je croyais habiter au fond d'une caverne, ours à tête humaine n'osant encore sortir de sa nuit après le sommeil hivernal.

Puis j'ai accepté mon visage et mes mains, guéris des anciennes blessures, mais point encore tout le reste de mon corps.

Mes yeux avides s'ouvrirent aux beautés des créatures, mes oreilles aux harmonies du chant et du silence.

Mes lèvres balbutièrent très vite une parole intérieure, et ma voix s'affermir peu à peu.

Mes doigts se saisirent bientôt d'une plume avec gravité et joie.

Ils cherchèrent aussi les caresses à donner et à recevoir sur la soie et le velours des chairs.

Un jour, enfin, j'ai semé, en un pur désir, mes minuscules graines dans le sillon fertile d'un autre corps, aimé et choyé, celui-là.

Je fus un temps réconcilié avec celui dont j'étais l'hôte un peu ingrat.

Ces miettes fécondes sont devenues à leur tour de nouveaux corps, devenant peu à peu comme des images enfin agréées de moi-même. Ils n'ont pas crié leur solitude sur leurs peaux, comme l'avait fait leur père à sa naissance. Mais je ne suis pas sûr qu'ils ne portent pas en eux quelque mauvais venin.

J'ai initié aussi mon corps à s'asseoir simplement sur ses jambes pliées, à calmer les tempêtes du souffle et des flots intimes, et j'ai goûté avec

lui la paix de l'esprit dans la communion de l'instant, jusqu'au retour de ses douleurs perfides.

Mais je ne suis pas vraiment ce corps qui m'est en partie étranger, comme un compagnon d'enfance qui n'a pas été choisi. J'en connais trop les appétits féroces, les lourdeurs, et les trahisons vulgaires.

J'ai un corps d'épouvantail qui me revêt comme un habit d'emprunt, un déguisement passager, qui ne me convient pas, et que je porte avec maladresse.

Un soir, après le spectacle, je le déposerai avec soulagement au vestiaire des figurants.

Il sera ma dépouille.

Et je serai un autre, plus nu que nu, et enfin délivré d'un double encombrant.

VI

Je me surprénais parfois, au tournant d'une saison, à observer plus attentivement que de coutume toutes les femmes de mon entourage, et même les jeunes filles et les fillettes que mes flâneries urbaines me faisaient croiser. Au lieu des regards distraits que je posais habituellement sur elles, je m'apercevais alors que je leur manifestais un intérêt insistant.

Telle robe stricte me semblait alors davantage exposer des rondeurs que les dissimuler, tandis qu'un grand décolleté pouvait se montrer d'une parfaite pudeur. Sous les remparts des tissus, je cherchais sans vergogne à deviner les grâces ou les lourdeurs des corps. Je me plaisais aussi à croire que des femmes, qui paraissaient quelconques dans des vêtements médiocres, pourraient se révéler, sans voiles, des modèles parfaits d'aisance et de beauté. A l'inverse, d'autres, habillées avec chic, pimpantes et brillantes, se montreraient très fades, gauches et éteintes, une fois dépouillées de leurs toilettes, dans lesquelles elles ne faisaient peut-être que se cacher.

Je me permettait aussi de détailler, jusqu'à l'impolitesse, sans doute, les moindres nuances d'une intonation, les hésitations d'un geste, les éclats fuyants d'un regard, pour imaginer des personnalités soumises ou rebelles. Dans ces moments-là, j'étais également très sensible aux voix de certaines interprètes du répertoire classique, dont la sensualité me touchait alors puissamment. Je ne détournais pas non plus la vue de certaines images de corps féminins, abondamment dévoilés dans les arts, la photographie, la publicité, le cinéma. Mais je m'interdisais fermement toute pose suggestive, toute provocation pornographique, sachant qu'Eros est le dieu joyeux de la rencontre sexuelle libre, non celui de la prostitution tarifée.

Alors, mes compagnes de travail, mes voisines, de simples inconnues, me semblaient par instant des êtres tout à fait étranges, comme si je les découvrais pour la première fois, hors de toute pudeur.

Si je me trouvais par hasard à l'heure de la sortie devant un grand lycée, je dévisageais en secret, mais avec émerveillement, quelques belles

élèves aux regards graves et innocents. Parfois je me laissais aller à les suivre à distance, sans attirer leur attention, pendant un long moment, me sentant mystérieusement attiré par leurs jeunes silhouettes libres et neuves, une joie fébrile m'attachant à leurs pas anonymes.

Quel était alors le sens de ma quête ?

Étais-je à la recherche d'une revanche sur mon passé très ancien, celui de mon adolescence solitaire de garçon sans sœurs ni amies, où les tabous féroces de la morale religieuse m'interdisaient à l'avance toute chair féminine, même en pensée lointaine ?

Moi qui n'aimait pas mon propre corps, était-ce son image idéalisée que je poursuivais inconsciemment dans la perfection supposée de l'autre sexe, qui me hantait et me narguait dans le miroir perfide du désir ?

Était-ce tout crûment le désir incontrôlable de ne plus jamais mourir, en rêvant de déposer encore une fois - car mes trois enfants me survivaient déjà,

et bientôt mes petits enfants ! - mon pollen au creux d'une fille-fleur, et d'y renaître bientôt d'une nouvelle vie, toute empreinte de sa fragile et troublante beauté ?

N'osant me formuler une réponse précise, j'abandonnais heureusement ma vaine filature, et tentais d'oublier mon errance, au cœur de ma jeunesse perdue.

VII

J'ai écarté de toi les feuilles mortes de tes vêtements, et je frappe à ta porte, à petits coups.

Comme une jeune plante au printemps, la sève va monter de tes racines, et nourrir tous tes membres.

Tes bourgeons éclateront au soleil, ta fleur unique s'épanouira et exhalera son parfum.

Tu vas peu à peu sentir sourdre la source pure enfouie en tes entrailles, monter une onde d'énergie le long de tes flancs, qui t'envahira toute entière.

Le portail de ta maison s'ouvrira en grand, et un torrent puissant te submergera, et tu ne feras plus qu'un avec l'immense océan.

Tu étais venue chaque jour au bord du puits, mais tu ne savais y puiser l'eau vive. Tu ignorais comment accueillir la mer en toi, et naître une seconde fois.

Je vais te faire connaître ton visage secret, sa fine chevelure brune, sa bouche cachée qui n'a pas encore parlé, ses lèvres fines demeurées closes, sa langue sèche qui attend les baisers.

Entre avec moi dans cette grotte merveilleuse, chaude comme un ventre, où s'écoulera bientôt un ruisseau de fraîcheur.

Tu as en toi des trésors de tendresse oubliée, et une nouvelle confiance s'apprête à naître de mes caresses.

Nos yeux ne font déjà plus qu'un seul regard de lumière, nos mains qu'un seul geste de prière.

Viens à pas lents partager le repas de nos noces.

Tu te crois nue, mais je te vêtirai de ta seule beauté intérieure.

Tu es affamée, mais je te rassasierai de ta propre chair, en cuisant le pain de ton corps.

Tu es assoiffée, mais je te désaltérerai de ton eau profonde, en répandant le lait de tes mamelles.

Tu es prisonnière, mais je te délivrerai des chaînes de tes peurs, t'offrant les clés de la vraie liberté.

Regarde, tu vis maintenant avec en toi une force invincible, tu marches sans entraves, tu chantes, et dances, sans voile, sans honte.

Tu n'es plus une enfant, tu es la Femme, mon double invisible, enfanté par le désir, et nous ne mourrons plus.

VIII

De quoi suis-je donc déjà coupable, de quoi serais-je donc encore capable ?

Et qui me dénoncera, me jugera, me condamnera ? Qui me consolera, me pardonnera enfin ?

Est-ce bien à moi de porter les manquements de mes pères et de mes mères, depuis le début des temps jusqu'à ce matin même, où je m'éveille ?

Mes oncles et mes tantes, mes cousins et mes cousines, mes frères et mes sœurs ne les partagent-ils pas avec moi ?

Mes enfants sont-ils à leur tour contaminés, et font-ils comme moi chaque jour le décompte des périls anciens qui les menacent ?

Aurais-je pu au moins arrêter cette transmission sexuelle de la maladie mortelle qu'est la vie en ne connaissant pas la femme ?

Mais, si je n'avais pas été fécond, je n'aurais été alors qu'une branche inutile dans le chaînon des générations, qui préserve l'espèce...

Il est harassant de faire à tout instant, après chaque acte, chaque parole, chaque pensée, la part entre ce qui m'appartient vraiment, et ce dont j'ai hérité à mon insu.

Ai-je sans cesse à m'ériger en censeur vétilleux de ma vie, en juge implacable de mes crimes supposés, alors que d'autres, qui m'ont tenu la main, soufflé le mot, transmis l'idée, ont bénéficié à la faveur du temps de la prescription ou de l'amnistie ?

Faut-il donc n'être toute sa vie qu'un condamné innocent ?

IX

Faut-il craindre les achèvements ?

Comme tous les enfants, j'ai aimé les derniers jours de classe, qui annonçaient les vacances, mais où un ordre ancien se dissolvait dans une douce joie, avec l'effacement des habitudes acquises, le dénouement des liens affectifs.

Adolescent et jeune adulte, j'ai vécu les fins d'années lycéenne ou universitaire comme les conclusions - pas toujours heureuses... - des efforts déployés, sans regarder en arrière, sans aux revoirs déchirants.

Mes dernières semaines de service militaire, au moment où une guerre injuste se concluait enfin, m'ont donné une étonnante assurance : le temps des préparations était bien achevé, la vraie vie allait pouvoir commencer.

A l'époque où se terminait ma vie de célibataire, j'ai écrit avec joie sur des pages intimes que mon bateau arrivait enfin à son port d'attache, après tant de navigations solitaires.

Peu après, hélas ! j'ai posé, la gorge nouée, un dernier baiser sur le front froid de ma mère. Quelques années plus tard, je n'ai pu retenir un unique sanglot, lorsque la voiture mortuaire tournait le coin de la rue, portant mon père en sa dernière demeure.

A chaque fois que j'ai quitté un lieu de travail, une responsabilité associative, ou même un emploi, j'ai salué calmement les êtres et les objets familiers que je ne reverrai plus, fermé la porte du bureau comme un soir ordinaire, et rendu la clé sans émotion.

En écrivant le point final à l'issue de quelques textes chèrement conquis, j'ai parfois regretté l'exaltation du printemps de l'ouvrage, mais toujours apprécié, après la lente maturation de l'été et de l'automne, le moment unique où le fruit tombe avec un bruit sourd.

Et lorsque l'âge venu, il y a quelques années, l'activité professionnelle est arrivée à son terme, les derniers mois de travail ont été parmi les plus apaisés de mon existence, et jamais un lâcher prise ne fut plus doux à vivre...

Ai-je alors raison de ne pas redouter le grand passage, que je voudrais tant être aussi serein que presque toutes les pages précédemment tournées ?

Tous les jours cette pensée m'habite, et quelquefois m'obsède.

Car saurai-je entendre, sans effroi particulier, sonner l'heure ultime, et l'accepter comme un sage achèvement ?

X

J'ai longtemps cherché Dieu là où Il n'est pas.

J'ai balbutié son Nom sur les bancs du catéchisme, là où les réponses sont si simples ;

J'ai cru Lui obéir dans la droiture morale de l'enfance, là où pointait déjà l'orgueil du futur homme ;

Je L'ai rêvé dans les récits édifiants, là où les saints du passé - pourquoi pas moi un jour ? - meurent en martyrs ;

J'ai mangé et bu à Sa table, là où la ferveur simule l'appétit ;

Je L'ai déchiffré dans les Livres Saints, là où des hommes ont osé parler à Sa place ;

Je L'ai disséqué dans les traités desséchés des théologiens, là où la Foi semble si bien soumise à la Raison ;

Je L'ai attendu en vain dans les églises désertées, ou trop pleines, là où Il n'a jamais habité, et d'où Il chassa à raison les marchands ;

Je L'ai entendu murmurer Son appel dans les chants et les vides des monastères, là où les murs ont cru L'enfermer pendant des siècles ;

Je L'ai supplié dans les prières depuis si longtemps apprises, et dans celles qui naissent sur les lèvres, ou sous la plume, dans les instants de doute ;

Je L'ai traqué dans les beautés de la Nature, là où certains proclament qu'œuvre le Grand Architecte de l'Univers ;

Je L'ai délogé du Sens de l'Histoire, là où l'Humanité se construit furieusement de mains d'hommes ;

Je L'ai dévisagé dans les pauvres en tous genres, là où il est si difficile de Le reconnaître ;

Je L'ai délaissé au fond de la Conscience - là où se pressent les bons sentiments - ou bien dans les replis de l'Inconscient, là où se glissent les ruses du désir ;

Je L'ai deviné dans la Nuit Bienheureuse de Pâques, lorsque le feu et la lumière réchauffent les cœurs meurtris par l'hiver ;

Je L'ai côtoyé sur les chemins de Palestine, là où d'anciens peuples se disputent encore des souvenirs de berceaux et de tombeaux ;

Je L'ai caressé à la pointe des sexes, là où l'Homme et la Femme se ravissent tant d'être à Son image, et rêvent d'immortalité ;

Je L'ai proféré dans ma propre Parole, là où le Verbe s'inscrit en tremblant dans la chair des mots ;

Mais, en aucun de ces lieux, Il n'est.

Car je sais aujourd'hui qu'Il Se cache humblement au plus profond de mon être, là où personne - pas même moi - ne peut vraiment Le démasquer une seule fois dans cette vie.

Car Il ne ressemble à rien de connu ni d'imaginable, pas même au visage d'un Amour surhumain.

Mais je ne désespère pas de Le trouver enfin un jour là-bas où il n'y a plus d'Ici, ni de Maintenant, dans la dissolution du Moi et du Lui, où naît le Tu éternel, intimité et silence du Néant.

Table des incipits

I - Dans la tempête	3
II - Je suis ici à ma place	7
III - Certains jours de solitude	13
IV - Que faire au matin de ses rêves ?	17
V - Je n'ai jamais beaucoup aimé mon corps	21
VI - Je me surprénais parfois	27
VII - J'ai écarté de toi les feuilles mortes	31
VIII - De quoi suis-je donc coupable ?	35
IX - Faut-il craindre les achèvements ?	37
X - J'ai longtemps cherché Dieu là où il n'est pas	41
<i>[1999 - 2003]</i>	

